

**ESCAPADE EN VAL DE LOIRE
DU 3 AU 5 OCTOBRE 2025**

Château de Chambord



Accueillis par Guillaume Lericolais, directeur général de services, c'est sous la conduite d' Eric Johannot , chargé de recherche au service de la conservation et de l'action éducative du domaine, dont il est le spécialiste en matière d'architecture, que nous faisons la visite.

Présenter ce grand projet de construction de François 1^{er} n'est pas aisé. Cependant deux dates sont particulièrement importantes :

- 1519 : le commencement de la construction.
- 1532 : l'architecte florentin Dominique de Cortone (Domenico Bernabei da Corrtone dit le Boccador), présent en France jusqu'à sa mort en 1547 est récompensé pour plusieurs ouvrages depuis quinze ans dans divers sites dont le château de Chambord. Il s'agit de « patrons », c'est-à-dire de maquettes. Dans ce contexte les historiens lui attribuent la maquette du donjon de Chambord dont le plan sera reproduit, en 1671, par André Félibien dans les *Mémoires pour servir à l'histoire des maisons royales*.

Le démarrage de cette construction a été long et difficile pour l'établissement des fondations dans un terrain marécageux. En outre, les guerres d'Italie, la défaite de Pavie (1525) et la captivité du roi ont aggravé la situation. À la reprise du chantier, il est décidé d'ajouter une enceinte au donjon. Le chantier a été confié à des maîtres maçons locaux, Jacques Sourdeau, Denis Sourdeau, et le Blésois Pierre Nepveu dit Trinqueau. On a souvent cité Léonard de Vinci comme inspirateur de l'escalier, comme le suggèrent ses carnets, mais il décède à Amboise le 2 mai 1519, l'année du démarrage de la construction. François 1^{er} n'y séjournera que 42 jours en 32 ans de règne. C'est un lieu de prestige. Ainsi alors que le château est en cours de construction, il y recevra l'empereur Charles Quint le 18 décembre 1539. Notons que François 1^{er} ne verra pas le château achevé à sa mort en 1547 et que Louis XIV achèvera la construction et fera restaurer l'ensemble.

Le plan du donjon, élevé sur trois niveaux, tel qu'il fut finalement adopté, reprend le parti en croix grecque inscrite dans le plan carré de la maquette, ainsi que la disposition de quatre quartiers, de plusieurs pièces, aux angles du carré et de quatre autres également de plusieurs pièces, dans les tours. Quatre énormes tours circulaires cantonnent les angles. En revanche, il n'y a pas de logis royal, de cuisines, de grandes salles... La principale modification vient de la création, au centre de la croix, d'un

escalier en vis, à double révolution, somptueusement orné et couronné par une lanterne sommée d'un lanterneau. Jacques Androuet du Cerceau en a reproduit le plan vers 1570, dont le dessin est conservé au British Museum à Londres. Cette remarquable mise en valeur de l'escalier pourrait être une idée de Léonard de Vinci, tout comme le plan général du château qui semble être une sorte du château idéal. Finalement, comme le roi ne peut se contenter d'habiter dans le donjon, on entreprend la construction de deux appartements dont l'un est destiné au logis royal. Entrepris dans les années 1541, il comporte une grande salle, une chambre accompagnée d'une vaste garde-robe, un petit cabinet, un oratoire bâti en saillie sur la façade nord et une galerie rejoignant le donjon. Un escalier particulier dessert ce logis royal.

Nous constatons le manque de symétrie dans la disposition des fenêtres des façades. On nous fait remarquer que les appartements sont construits au contraire symétriquement, mais par rapport aux angles. Il faut comprendre que la symétrie tourne autour des tours comme les ailes d'un moulin. Nous visitons les différents appartements, la chambre au mobilier reconstitué, l'oratoire aux reliefs sculptés en pierre (plafond à caissons ornés du chiffre de François I^{er} et de la salamandre, tympons où des angelots présentent les armes royales). Nous entrons dans les très petits appartements pourvus de cheminées. Nous allons même dans des lieux fermés au public, dont les combles.

Château de Villesavin, sur la commune de Tour-en-Sologne

La visite se fait sous la conduite de Guillaume Fonkenell, conservateur en chef au Musée national de la Renaissance à Écouen.



Si Guy de Chatillon acquiert la seigneurie de Villesavin dès 1315, aucune construction ne subsiste avant celle du XVI^e siècle. Le commanditaire en est Jean le Breton, né vers 1490, marié à Anne Guédoin. Leur fille Léonor sera dame d'honneur de Marguerite de France. Jean Le Breton, officier des finances royales, a participé aux guerres d'Italie. Il acquiert en 1517 la charge anoblissante de notaire et secrétaire du roi. Il devient en 1528 général des finances des comtés de Blois et de Soissons, puis en 1533, contrôleur des guerres et enfin en 1537 contrôleur général.

Le château a été construit à partir des années 1526 et restera dans la famille jusqu'en 1611, date de la vente à Jean Phelypeaux. Il sera ensuite revendu en 1719 à Louis-René Adine et passera dans la famille de Pallu par le mariage de Marie-Antoinette Adine avec Charles-Robert, marquis de Pallu. Cette lignée s'étant éteinte, le château devient la propriété en 1820 de Jules de Chardeboeuf, comte de Pradel. Il décède en 1857 et sa veuve laisse le château en 1870 à son cousin Anatole, comte de Bizemont qui décède en 1919. À la fin du siècle il échoit à une ancienne cuisinière qui se défait peu à peu des terres. Heureusement en 1937 le château est acquis par la famille de Sparre qui va le restaurer. Actuellement le comte et le comtesse de Sparre appartiennent à la troisième génération.

Villesavin se présente comme un modèle de « maison des champs » à l'extérieur sobre et dépourvu de signes nobiliaires. Ce château sert de résidence de plaisance



mais a aussi un but économique avec les bâtiments de ferme.

Autrefois entouré de douves (comblées au XVIII^e siècle) et ré ouvertes en 1984 suivant le plan d'origine, la propriété est organisée autour de trois cours. Au centre la cour d'honneur avec au fond, le corps de logis seigneurial flanqué de deux pavillons carrés. Deux autres pavillons semblables bornent la cour, contre les douves. L'un à droite qui sert de salle de garde, est relié au logis central par un bâtiment orné de lucarnes à personnages : musicienne, tragédienne et comédienne et l'autre comprenant la chapelle, l'oratoire des seigneurs et l'appartement du chapelain, relié au logis par un simple mur décoré de médaillon des Césars en terre cuite de Bologne. À droite de cette cour d'honneur, se trouvait la cour des offices et à gauche la cour de la ferme. Sur l'aile de droite une date difficile à lire, peut-être 1537, pourrait marquer la fin des travaux.

La façade sur cour du logis seigneurial dérive de l'ordre antique, mais de façon très libre. Il n'y a pas de vraie porte d'entrée ouvrant sur un vestibule mais une porte-fenêtre permet d'accéder à la grande salle. Les lucarnes placées sur une haute toiture sont sommées de frontons triangulaires.

Au milieu de la cour, se dresse une très belle fontaine en marbre sculpté, importée d'Italie. Elle semble le fruit d'un remontage. La fontaine, au lieu de reposer dans une vasque, est posée sur un socle dont les motifs de la décoration ne s'accordent pas avec ceux de la fontaine. On ne connaît ni l'artiste ni le lieu de réalisation.

La chapelle est décorée de peintures murales du XVII^e siècle, représentant les scènes de la Passion du Christ.

La façade sur jardin du logis montre un grand perron surmonté d'un porche hors œuvre, le tout surmonté d'un lanterneau.

Le château de Beauregard à Cellettes

Nous sommes accueillis par le propriétaire du château qu'il va nous faire visiter avec Thierry Crépin-Leblond, directeur du Musée national de la Renaissance à Ecoen.

La métairie de Beauregard est érigée en seigneurie en 1495, par Louis d'Orléans, futur Louis XII en faveur de Jacques Doulcet, riche bourgeois anobli. Beauregard passa ensuite à René, bâtard de Savoie, oncle et parrain de François 1^{er}. Puis, en 1545, il est acquis par Jean Du Thier, secrétaire d'État d'Henri II. Humaniste aux goûts raffinés, ami de Ronsard, il fait reconstruire dans les années 1550 une « maison des champs », en style Renaissance, avec une galerie et la fit décorer par de grands artistes. Le château est décrit dans les *plus excellents bâtiments de France* de Jacques Androuet du Cerceau. Véritable constructeur, il incorpore le vieux logis au nouveau et construit en style Renaissance une galerie centrale qui relie les deux corps de bâtiment. À partir de 1553 il entreprend les décors intérieurs, faisant appel à des artistes prestigieux comme le menuisier Francisque Scibec de Carpi ou le peintre Nicolo dell'Abbate. Il décède en 1559 et le château sera repris par Florimond III Robertet dont les héritiers vendirent le château à Paul Ardier en 1617. Il se consacra à l'embellissement du domaine, détruisit le vieux logis pour entourer la galerie de deux ailes modernes. Cependant son œuvre majeure, et celle des deux générations suivantes, fut la décoration de la galerie des portraits ou « des illustres ».



La galerie des illustres

Cette galerie possède un superbe plafond à poutres apparentes décorées et polychromes et un exceptionnel pavage de carreaux de Delft.



Au-dessus d'un haut soubassement à motifs peints, est placée cette collection de 327 portraits de personnages illustres qui couvrent 315 ans de l'histoire de France et d'Europe allant du règne de Philippe VI de Valois à celui de Louis XIII. Ces portraits non signés, ont été réalisés en s'inspirant de tableaux originaux, de médailles, de statues, de gravures. L'organisation dans le temps de ces portraits se déroule chronologiquement en suivant quinze règnes successifs. Chaque panneau offre d'abord le portrait du roi de France, puis

ceux des responsables politiques de son règne et enfin ceux des personnages ayant joué un rôle international de l'époque. Sous les panneaux figurent les emblèmes, les devises et les dates de chaque règne.

Le cabinet de Grelots

Cette petite pièce, entièrement coffrée de boiseries de chêne, s'inscrit dans la tradition du *studiolo* italien. Le plafond à caissons, chevillé, est composé d'un grand octogone entouré de huit petits hexagones finement sculptés. Les armoiries de Jean Duthier « d'azur à trois grelots d'or » se trouvent au centre du plafond. Au-dessus des lambris commandés à Francisque Scibec de Carpi, des toiles réalisées par des artistes locaux, à partir de cartons réalisés par Nicolo dell'Abbate, sont enchâssées dans des boiseries. Des frises de grelots ornent tous les murs.

Château de Montrésor

La visite se fait sous la conduite de Thierry Crépin-Leblond.

Le château a été construit sur un éperon rocheux, site propice à une occupation fortifiée antique. C'est Foulque Nerra, comte d'Anjou, qui construisit cette forteresse de défense contre son ennemi le comte Eudes de Blois. Les vestiges du donjon sont encore visibles.

Vers la fin du XIV^e siècle, la famille de Bueil, Jean III puis son fils Jean IV restaurèrent et embellirent le château, avec autorisation royale. Ils édifièrent en particulier, des communs et le donjon-porte. Ils servirent de logis seigneurial et sera modifié au XIX^e siècle. L'accès au château se fait par le châtelet. Une nouvelle enceinte est construite à l'extérieur de celle du XII^e siècle qui enfermait la totalité du site. Nous avons donc une double enceinte, encore bien conservée sur la presque totalité de son périmètre.

Jean V de Bueil vendit en 1451 Montrésor à André de Villequier, mais ne se sépara du château qu'en 1492 au profit d'Imbert de Bastarnay, homme de confiance de quatre rois : Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François 1^{er}. C'est à lui que l'on doit le logis Renaissance construit sur la base de la forteresse médiévale. Il sera modifié en style néo-gothique au XIX^e siècle par son nouveau



propriétaire, Xavier Branicki (1816-1899), écrivain, mécène et philanthrope d'origine polonaise. Depuis 1848 le château est resté dans la famille.

Visite de l'intérieur du château

Le hall d'entrée met à l'honneur le chasse, passion de Xavier Branicki.

La salle à manger, ornée de trophées de chasse, avec sa grande table pouvant accueillir quarante couverts, un vaisselier contenant une belle argenterie.

Le petit salon, dans lequel on remarque notamment le buste en marbre de Xavier Branicki et celui de son épouse, de part et d'autre de la cheminée, ainsi que de nombreux tableaux.

Le boudoir italien contient des primitifs italiens provenant de la collection du cardinal Fesch, oncle de Napoléon, dispersée après sa mort en 1839 en plusieurs ventes publiques.

Un escalier en colimaçon, en acajou massif de Cuba et bronze doré, présente la particularité de ne reposer que sur la première et la dernière marche, avec seulement trois barres d'acier pour les maintenir, permet d'atteindre le premier étage.

La salle de billard est ornée de tableaux du XIX^e siècle, qui évoquent l'histoire de la Pologne, On y voit aussi un ensemble de panneaux en bas-relief de Pierre Vaneau (1653-1694) en l'honneur du roi de Pologne, Jean III Sobieski dont l'épouse était alliée à l'évêque du Puy, commanditaire d'un monument en l'honneur du roi.

La bibliothèque avec de nombreux ouvrages alliant bibliophilie et auteurs modernes. On y trouve de nombreux tableaux de famille.

La chambre avec son lit « à la polonaise ».

Le couloir montre sur ses murs des tableaux provenant de la collection Fesch.



On y remarque l'urne en marbre blanc, contenant le cœur de Claude de Bastarnay, arrière-petit-fils d'Imbert de Bastarnay, mort à 22 ans, en 1567 à la bataille de Saint-Denis., comme le précise l'inscription sur une des faces du piédestal. L'urne se trouvait jusqu'à la Révolution dans l'église Saint Jean-Baptiste.

Le grand salon constitue un hymne à la Pologne avec notamment, comme dans la salle de billard, des panneaux en noyer du sculpteur Pierre Vaneau, représentant la bataille de Vienne. On y voit Jean Sobieski charger les turcs, entrant victorieux et auréolé d'une couronne de laurier, dans la ville. On trouve aussi sur la cheminée la devise en latin de la famille Branicki « Pro Fide et Patria » (pour la Foi et la Patrie) ainsi que leur blason. Notons aussi, à titre symbolique, cette selle ottomane, de couleur verte, prise à la bataille de Vienne.



L'église Saint-Jean-Baptiste à Montrésor

La visite se fait sous la conduite de Guillaume Fonkenell.

Cette ancienne collégiale fut fondée en 1520 par Imbert de Bastarnay (vers 1438- 1523), seigneur du Bouchage et de Montrésor, pour y abriter le tombeau de sa famille. Originaire du Dauphiné, il avait été chambellan de Louis XI et conseiller du roi. et chargé de nombreuses missions diplomatiques. Il sera le grand-père maternel de Diane de Poitiers.

L'église, entreprise en 1521, a été consacrée en 1532, les travaux se poursuivent jusqu'en 1541. Elle deviendra paroissiale en 1700.

La façade reste de tradition gothique avec une grande verticalité. Elle est flanquée de deux contreforts obliques et s'ouvre par un portail formé de deux portes jumelles en anse de panier, séparées par un trumeau, surmonté d'un tympan de cinq niches à coquille, abritant des statues pour la plupart décapitées ou mutilées à la Révolution. Ce sont des Apôtres ou des Évangélistes. Les statuette de la Vierge et de l'ange de l'Annonciation occupent les angles de part et d'autre. Au-dessus, une haute verrière unit la composition et éclaire la nef.

Trois niches vides prennent place au-dessus de la porte d'entrée située au sud. Le tout est surmonté d'un tympan représentant des scènes de la vie du Christ.

Une frise, en partie haute, court autour de l'église. Elle est décorée de médaillons représentant soit des têtes historiées, soit des armoiries.

L'intérieur se compose d'une nef, transept et chœur. On note les restes d'une clôture entre le chœur et la nef, témoin de la présence d'un collège de chanoines. Les stalles qui datent du XVI^e siècle sont installées de chaque côté du chœur, de part et d'autre des chapelles seigneuriales. Elles sont décorées de médaillons reprenant les motifs de la frise extérieure. De grands tableaux de Marcello Fogolino (1483-1548), représentant la *Flagellation*, *L'Ecce homo* et *La Résurrection* sont placés dans la nef. C'est un don de Xavier Branicki et proviennent de la collection Fesch, après la vente de 1839.

L'église ne compte que quatre baies, celle de la façade et trois à l'abside, alors que six autres ne sont ouvertes qu'en partie haute. On remarque que celles-ci ont soit été murées ultérieurement, soit n'ont jamais été ouvertes. La fenêtre d'axe du chœur représente la Passion et la Crucifixion du Christ et celle de la façade est un remontage à partir de fragments de vitraux du chœur détruits à la Révolution et représentent saint Pierre, saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste. Ils pourraient être attribués à Robert Pinaigrier. Enfin une chapelle dédiée à Notre-Dame de Lorette a été créée vers 1550, sous l'impulsion de René de Bastarnay, le fils d'Imbert., sur le côté sud du chœur.

Le tombeau de Bastarnay, qui était situé au milieu du chœur, a été démoli à la Révolution, mais de nombreux morceaux ont été récupérés et cachés dans le caveau que surmontait le monument. Retrouvés fortuitement, ces fragments ont été entassés dans les chapelles et le transept et la faisabilité d'une restauration a été étudiée par la commission des monuments historiques. Ce n'est qu'en 1875, sous l'impulsion de la comtesse Branicka, que le tombeau a pu être restauré, puis placé dans la nef à gauche du portail principal.





Sur une épaisse dalle d'ardoise sont déposés trois gisants en albâtre blanc : au centre Georgette de Monchenu, morte et inhumée à Blois en 1511, dont les pieds reposent sur deux griffons, à sa droite son mari Imbert de Bastarnay, et à sa gauche leur fils François de Bastarnay, mort en 1513 dans des combats de Picardie et dont les pieds s'appuient sur un lévrier. Deux anges agenouillés portent les armoiries des familles de Bastarnay « écartelé d'or et d'azur » et de Monchenu « de gueules à la bande engrêlée d'argent ». Le soubassement du tombeau est creusé de niches soulignées par des colonnettes et des arcs. Dans les niches sur fond de marbre noir douze des seize statues en albâtre d'origine (douze Apôtres et quatre évangélistes). La sculpture pourrait être attribuée à Martin Cloître, un sculpteur dauphinois, spécialiste de l'albâtre.

Loches. Tombeau d'Agnès Sorel dans la collégiale Saint-Ours (anciennement consacrée à Notre-Dame)

C'est sous la conduite de Gilles Blicq, inspecteur honoraire des Monuments Historiques, que nous allons découvrir ce tombeau.

Agnès Sorel, favorite du roi Charles VII a reçu de celui-ci, en 1444, un château situé au lieu-dit de Beauté, à l'orée du bois de Vincennes, et qui est à l'origine du surnom de « Dame de Beauté ». Elle est décédée au Mesnil-sous-Jumièges, le 9 février 1449vst (à l'époque le passage à la nouvelle année coïncidait avec le premier jour de Pâques ce qui donne 1450 n.st. selon le calendrier actuel). Elle meurt à 28 ans en mettant au monde une quatrième fille qui ne survécut pas (les trois premières ont été légitimées). Selon l'usage, son corps fut partagé entre l'abbaye de Jumièges qui recueillit son cœur et la collégiale Saint-Ours de Loches son corps, en vertu de son testament qui léguait une grande partie de ses biens aux chanoines. Le roi Charles VII commanda un tombeau à un sculpteur dont on ignore le nom. Il fut placé selon les volontés de la défunte dans le chœur de la collégiale, privilège normalement réservé aux chanoines. Mais dès le règne de Louis XI, les chanoines oubliant les dons de leur bienfaitrice demandèrent le déplacement du tombeau sous le prétexte de faciliter la célébration du culte. Louis XI refusa, tenant à respecter la promesse des messes pour le repos de son âme. Le tombeau resta en place. Sous le règne de Louis XV, les chanoines réitérèrent leur demande ce que le roi refusa. Louis XVI, en 1777, autorisa le transfert dans la nef avec l'autorisation de l'archevêque de Tours. En 1793, pendant la Révolution, le tombeau est profané mais les morceaux sont récupérés et placés en lieu sûr. Dans les années 1805, le général François de Pommereuil, préfet, s'inquiéta des restes du tombeau d'Agnès Sorel, alors perçue comme une seconde Jeanne d'Arc, et entreprend sa restauration, en faisant appel au sculpteur Pierre-Nicolas Beauvallet. Mais en l'absence d'éléments sur le tombeau à l'origine, des erreurs sont commises comme, par exemple, le remplacement de l'agneau aux pieds du gisant par un bélier. En 1841 Prosper Mérimée souhaite une restauration sérieuse de ce monument qui est classé MH en 1892. L'état très dégradé du tombeau, il est rongé par le salpêtre, inquiète le service des Monuments historiques qui le font déplacer dans le logis royal du château de Loches, le 4 mars 1970. Il faudra encore attendre 1997 pour qu'une



restauration de qualité soit réalisée, en utilisant le laser et la fin de l'année 2004 pour que le Conseil général d'Indre-et-Loire décide de son installation dans l'église Saint Ours comme l'avait voulu Agnès Sorel. Cependant il ne sera pas replacé dans le chœur mais à gauche dans la nef.



Le tombeau se présente sous la forme d'un socle de marbre noir dont certaines faces portent une épitaphe, en lettres gothiques « Cy gist noble damoyse Agnès Seurelle en son vivant dame de Beaulté, de Roquesseriére, d'Issouldun et de Vernon-sur-Seine piteuse envers toutes les gens et qui largement donnoit de ses biens aux eglises et aux pauvres laquelle trepassa le IXe jour de février l'an MCCCCXLIX, priies Dieu pour lame d'elle. Amen ». Le gisant, en marbre blanc, montre Agnès Sorel, avec un visage calme, serein et très jeune. Elle est vêtue d'un surcot bordé d'hermine et ses cheveux sont ceints d'une couronne rappelant le titre de duchesse donné par Charles VII mais qu'elle avait refusé. Le coussin sur lequel est posée sa tête, est soutenu par deux anges et les nombreux plis de sa robe recouvrent une partie du corps des deux agneaux à ses pieds.

Maisons du Vieux Loches

Thierry Crépin-Leblond et Guillaume Fonkenell nous présentent deux maisons du Vieux-Loches.

La maison du Chancelier est située dans le centre historique, rue du château. Elle présente une façade Renaissance exceptionnelle, datée de 1551 et inspirée des travaux de Michel Ange.

La maison du Centaure, également située rue du château, peut être datée de la première moitié du XVI^e siècle ou du premier quart du XVII^e. Elle doit son nom à un fragment de relief en façade représentant Hercule tuant d'une flèche le centaure Nessus pour délivrer la captive Déjanire. Cet ancien relief de cheminée est placé au-dessus de la baie latérale.

La galerie de l'église Saint-Antoine à Loches

La visite de la galerie et de l'église Saint-Antoine, aménagée en 2010, est faite sous la conduite de Gilles Blieck.

Trois œuvres remarquables y sont présentées :

-Le retable du Liget

C'est un triptyque en bois daté du XV^e siècle attribué à Jean Poyer. Dans la partie inférieure du panneau de gauche on peut lire la date de 1485 et sur le panneau de droite on remarque les initiales F.I.P au-dessus d'un personnage en prière, qui est le commanditaire, le frère Jean Berraud, prieur de la chartreuse du Liget. Trois scènes de la Passion sont représentées : le Portement de Croix, la Crucifixion et la Mise au Tombeau.

-*Le Repas à Emmaüs* et *l'Incrédulité de saint Thomas* sont deux tableaux remarquables du début du XVII^e siècle. Elles présentent beaucoup de similitudes avec les mêmes compositions conservées à Londres et à Postdam, attribuées au Caravage. Les tableaux de Loches portent les armoiries de Philippe de Béthune, diplomate et grand collectionneur, frère cadet de Sully. Dans un inventaire familial réalisé en 1608 il est évoqué l'achat de deux tableaux au Caravage et sont donnés pour être des originaux. Cependant il n'y a pas unanimité pour la reconnaissance d'originaux lors de restauration avec analyse et d'un colloque... Néanmoins ces tableaux présentent des qualités artistiques



indéniables.

L'église Saint Antoine à Loches

Lors de la création de la paroisse Saint-Antoine, il fut décidé d'aménager les bâtiments de l'ancien couvent des Ursulines fondé en 1627 mais fermé à la Révolution. L'église est donc un édifice issu d'un bâtiment conventuel à partir du réfectoire au rez-de-chaussée et du dortoir à l'étage. L'enveloppe de l'édifice, très simple, a été conçue par l'architecte Pierre Murison entre 1810 et 1812. Deux chapelles ont été ajoutées, l'une dédiée au Sacré-Cœur et l'autre à la Vierge. Au-dessus de l'entrée, la tribune accueille l'orgue installé en 1842.

Les nombreux tableaux qui décorent l'église proviennent de confiscations révolutionnaires et de donations. Parmi ces œuvres d'art citons :

- Au-dessus du maître autel, une grande *Descente de Croix* du peintre de Bourges, Jean Boucher (1626).

- Des copies de compositions religieuses

L'église renferme des sculptures en poterie d'artisans locaux tout comme les vitraux.



Le château de Chenonceau

Guillaume Fonkenell nous présente l'histoire et l'architecture du château.

L'histoire de Chenonceau peut se résumer en trois étapes et l'examen extérieur va nous permettre de comprendre les trois châteaux successifs.

- Celui de Thomas Bohier
- Celui de Diane de Poitiers
- Celui de Catherine de Médicis



Un ancien château du XIII^e siècle avait été reconstruit en 1442 par la famille Marques. Prenant possession du domaine de Chenonceau en 1512, après une longue bataille judiciaire avec les Marques, Thomas Bohier décide de raser l'ancien château, à l'exception de la tour du sud-ouest, dite tour de Marques. La construction du château neuf fut en fait peu suivie par Thomas Bohier souvent absent en raison de la participation aux guerres d'Italie. C'est son épouse, Catherine Briçonnet, qui fut le véritable maître d'ouvrage jusqu'en 1521. Bâti sur un plan qui dessine un carré presque parfait, il présente une organisation nouvelle autour d'un corridor axial qui distribue la circulation. Le soubassement est assuré par les infrastructures de l'ancien moulin de l'époque des Marques. Chaque façade est partagée en trois travées verticales de croisées encadrées de pilastres et coiffées de hautes lucarnes. Notons que la travée centrale a des baies plus larges et une lucarne plus importante, et avec un édicule. Sous la naissance du toit, court une frise formée de balustres en demi relief. En dessous



les doubles corps de moulures horizontales continues viennent croiser les verticales des travées. Les hautes tourelles cylindriques animent les angles. Le côté gauche est marqué par la présence de deux saillies occupées par la chapelle et un dégagement.

Après la mort de Bohier (1524) et de sa veuve (1526) et la découverte de malversations, le château sera vendu à François Ier en 1535 par leur héritier. Le roi s'en désintéresse, même s'il y loge en 1538. Après sa mort en 1547, Henri II donne le domaine à sa favorite, Diane de Poitiers. Cette époque est surtout marquée par la création du pont sur le Cher prolongeant le corridor-galerie de Thomas Bohier, dont le premier marché est signé en 1556. Conçu par Philibert Delorme, peu présent sur le chantier, les travaux sont confiés à des maçons locaux. Ils avancèrent lentement et au décès d'Henri II, en 1559, les arches n'étaient pas achevées. Diane avait porté un grand intérêt aux jardins, agrandissant notablement ceux créés par Thomas Bohier et embellissant le décor.

Après la mort d'Henri II, le château passe alors dans les mains de Catherine de Médicis, qui contraint Diane de recevoir en échange celui de Chaumont. Catherine veut en faire une résidence royale pour y donner des fêtes. Dès 1560, elle fait achever le pont, en le dotant d'un garde-corps, ce qui permet d'organiser une grande fête en l'honneur de son fils le roi François II et de Marie Stuart, mais également de marquer sa prise de possession du château, le 31 mars 1560. Au cours des années suivantes Catherine s'occupe surtout des jardins qu'elle augmente et embellit. Ce n'est qu'ensuite qu'elle reprend l'idée d'un pont-galerie, mais en modifiant le projet de Diane. Les travaux de la galerie, qui comprennent désormais deux niveaux, débutent en 1576 pour s'achever en 1581 et permettront de magnifier l'organisation de ces fêtes, notamment dans la grande salle. Ce grand projet est évoqué dans *Les Plus Excellents Bastiments de France* de Jacques Androuet du Cerceau. Mais seul le pont-galerie a été achevé, très vraisemblablement par Jean Bullant. En revanche, les constructions rectangulaires, du projet d'Androuet du Cerceau, dressées au dessus de l'eau n'ont pas vu le jour, sans doute faute d'argent. Les façades de ce pont sont de style maniériste. L'étage est plus orné que le rez-de-chaussée. Ainsi les fenêtres de tourelles s'accompagnent d'un balcon, les fenêtres sont surmontées d'un large fronton courbe. On note beaucoup de similitude avec le Petit Château de Chantilly qui est une œuvre de Jean Bullant.

Toute sa vie Catherine a été une bâtisseuse et Chenonceau porte sa marque, tant au château que dans les jardins, magnifiquement aménagés

À sa mort le 5 janvier 1589, et selon son testament, Chenonceau échoit à Louise de Lorraine-Vaudémont, épouse d'Henri III, qui doit payer les importantes dettes de sa belle-mère. Henri III étant assassiné le 2 août 1589, la favorite d'Henri IV, Gabrielle d'Estrées, va intervenir dans les transactions. Finalement Louise de Lorraine fait don de Chenonceau, en 1598, à César, duc de Vendôme, fils de Gabrielle d'Estrées et d'Henri IV, et à sa fiancée Françoise de Lorraine, duchesse de Penthièvre. Le château restera dans la famille jusqu'à sa vente en 1733 au fermier général Claude Dupin (1686-1789), gendre de Samuel Bernard. Il avait épousé Louise-Marie-Madeleine de Fontaine (1706-1799), qui tient un célèbre salon littéraire. Ils seront les arrières-grands parents de George Sand. Après la Révolution, Chenonceau appartient à René Vallet de Villeneuve (1777-1863), petit-neveu de Louis Dupin, comte d'empire et sénateur du Second Empire, à qui l'on doit les transformations du XIX^e siècle. Le château appartient ensuite, de 1864 à 1888, à Madame Pelouze, née Marguerite Wilson (1836-1902) qui fait effectuer de notables modifications par son architecte Félix Roguet, qui supprime notamment des modifications dues à Catherine de Médicis et y fait peindre des fresques par Charles Toché. Elle y mène une vie mondaine, y invitant Flaubert ou Debussy. Après sa faillite,



le château est vendu en 1913 par le crédit foncier à l'industriel Henri Menier (1853-1913) puis transmis à son frère Gaston (1855-1934), propriétaires de la chocolaterie familiale de ce nom, installée à Noisiel (Seine-et-Marne). Ses descendants le possèdent toujours.

Visite de l'intérieur avec Thierry Crépin-Leblond qui regrette que le mobilier ne soit pas mieux identifié.

La Salle des Gardes.

Aux murs une suite de tapisserie des Flandres et des coffres de style gothique et Renaissance. À noter le blason de Thomas Bohier sur la cheminée, la devise du couple sous leur saint patron « Thomas et « Katherine » (Brignonnet), ainsi qu'au plafond les deux « C » entrelacés de Catherine de Médicis, mais qui est un ajout.

La chapelle.

Voûtée d'ogives et à chœur polygonal, la chapelle qui n'était pas encore terminée en 1521, avait été consacrée en 1518. La date de 1521 figure sur la tribune royale. La porte d'accès de la Salle des Gardes, dont les vantaux représentent le Christ et saint Thomas, est surmontée d'une statue de la Vierge. Les vitraux, détruits par un bombardement de 1944, ont été remplacés en 1954 par des vitraux de Max Ingrand.

La chambre dite de Diane de Poitiers.

On y voit une cheminée du XIX^e siècle dans le goût de Jean Goujon, un lit à baldaquin, également une création du XIX^e siècle (néo-Renaissance) qui malheureusement cache une belle tapisserie. Sa place normale aurait été d'être à côté de la cheminée. Des tableaux ornent les murs et des fauteuils recouverts de cuir de Cordoue, une table en marqueterie et un bronze représentant la *Diane d'Anet* complètent l'ameublement.

Le cabinet vert.

Le plafond a été refait au XIX^e siècle en reprenant le modèle italien d'origine, dont on ne connaît la couleur. La pièce avec une tapisserie verte, la couleur préférée de Catherine, présente de nombreux tableaux.

La librairie.

Cette petite pièce est attenante au cabinet vert, cabinet de travail de Catherine, possède un plafond style Renaissance à clefs pendantes qui porte les initiales des constructeurs « T.B.K » (Thomas Bohier et Katherine).

La galerie basse (la galerie haute n'est pas accessible).

À chaque extrémité se trouve une cheminée « Renaissance » dont l'une n'est qu'un décor, entourant la porte sud qui mène à la rive gauche du Cher. Au XIX^e siècle ont été placés des médaillons provenant du Musée des Monuments français, évoquant des personnages historiques célèbres.

Salon François 1^{er}.

Cette pièce contient une belle cheminée Renaissance avec la devise de Thomas Bohier qui fait écho à ses armoiries au dessus de la porte encadrées par deux sirènes. Le mobilier se compose de trois crédences et d'un cabinet italien, avec incrustations de nacre et d'ivoire gravé à la plume, cadeau à François II et Marie Stuart, et de nombreux tableaux dont *Diane chasseresse*.



Salon Louis XIV.

Cette pièce rappelle la visite le 14 juillet 1650 de Louis XIV qu'évoque un portrait par Rigaud, dans un cadre de Lepautre. La cheminée de style Renaissance, ornée des salamandres de François 1^{er}, est la copie de la cheminée du château de Blois, conçue par Félix Duban. De nombreux tableaux décorent ce cabinet.

Le château d'Azay-le-Rideau

La visite est dirigée par Guillaume Fonkenell.

Gilles Berthelot, un riche financier, acquiert la terre et le château médiéval d'Azay-le-Rideau en 1511. Il gravit l'échelle sociale et veut asseoir sa puissance avec une demeure à la hauteur de ses ambitions. Il entreprend donc, avec son épouse Philippe Lesbahy, de moderniser ce château à partir des années 1517 comme le montre un fragment de comptes de 1518/1519. Ces importants aménagements vont se poursuivre, mais en 1527 il est démis de ses fonctions pour malversations. Il s'exile à Metz, puis à Cambrai où il décède en 1529. Le château, resté inachevé, est saisi par François 1^{er} en 1528. Plusieurs propriétaires suivront qui poursuivront les travaux et les aménagements. La famille de Biencourt en sera propriétaire de 1791 à 1899. Le château sera ensuite acheté par l'Etat.



Le château qu'acquiert Gilles Berthelot, entouré de douves, comprenait quatre ailes autour d'une cour carrée. Il ne conserve que le logis du fond de cour et l'aile de droite qui sont alors considérablement aménagées. Ces deux bâtiments se terminent par une tour. On note, malgré des travaux étalés sur quatre siècles, une certaine homogénéité due aux travaux de style néo-Renaissance des Biencourt, mais également au maintien d'éléments médiévaux comme les tours de façon à rappeler l'ancienneté du domaine. Cependant la tour du logis est une construction du XIX^e siècle et celle de l'aile en retour à été rehaussée et restaurée à la même époque.

Le logis principal porte la marque de Gilles Berthelot avec son remarquable escalier, construit dans les années 1521, très sculpté. Des baies en anse de panier jumelées, ouvertes par de arcs en plein cintre et surmontées d'un entablement. Les arcs sont décorés de palmettes de caissons. Les chapiteaux des pilastres portent le « G » de Gilles Berthelot et le « P » de Philippe Lesbahy. La salamandre de François 1^{er} et l'hermine de Claude de France sont visibles sous la troisième loggia et sur les allèges de la première. Les niches des colonnettes n'ont pas de statues tandis que des phylactères donnant les emblèmes royaux courent sur les dais des niches. Différents motifs ornent enfin les vides, cornes d'abondance, oiseaux, écus... De chaque côté sont placées les travées de fenêtres modifiées au XVII^e siècle et la tour ne fut achevée en 1845.

L'aile en retour comprend une porte qui reliait la cour au jardin. Elle est entourée de pilastres et surmontée d'un arc à l'Antique. L'archivolte et le linteau sont décorés de fines sculptures et des médaillons ornent les écoinçons.



Visite de l'intérieur :

Le grand escalier. Rampe sur rampe, la voûte est à caissons Renaissance représentant des profils à l'antique. Ils ont été cependant complétés vers 1850 par Armand François de Biencourt de caissons représentant les rois et reines de Louis XII à Henri IV. Les arcs, aux clefs pendantes ornées de feuillage ou de fruits, retombent sur des culots sculptés.

La grande salle. Superbe plafond avec entre les poutres maitresses, des caissons à l'antique en faible relief, peints et dorés, reposant sur une corniche de pierre avec un entablement de pierre qui a été buché (qui portait peut-être les armoiries de Gilles Berhelot et Philippe Lesbahy). La cheminée monumentale est ornée de la salamandre peinte.

La chambre de Psyché est meublée d'un lit néo-Renaissance, d'un fauteuil en cuir du XVII^e siècle et de trois des dix-sept tapisseries représentant *l'Histoire de Psyché*.

La chambre Renaissance était la chambre de la maitresse de maison. Elle a été restituée en style néo-Renaissance en s'appuyant sur des modèles du XVI^e siècle notamment pour la garniture textile du lit.

Geneviève Bresc-Bautier
Présidente

Roselyne Bulan
Secrétaire générale adjointe

